

LE BILINGUISME : VIVRE AVEC DEUX LANGUES

Le bilinguisme, à savoir l'utilisation régulière de deux (ou plusieurs) langues, continue à faire l'objet d'études suivies, de discussions passionnées et de controverses nombreuses. La recherche sur ce sujet est passée par des périodes fastes et des périodes creuses; aujourd'hui, il semblerait que nous soyons dans une période particulièrement faste: de nombreux linguistes appliqués s'intéressent à l'apprentissage d'une langue seconde en milieu naturel, et donc au devenir bilingue; des sociolinguistes étudient la situation de diglossie que l'on trouve chez les minorités linguistiques que l'on croyait (ou faisait croire) en voie de disparition; des éducateurs se penchent sur l'éducation bilingue, soit comme un but en soi, soit comme une étape transitoire vers une intégration scolaire des enfants appartenant à une minorité linguistique; des linguistes sont à la recherche de la compétence bilingue, etc. Cette activité récente s'illustre par une série d'ouvrages de synthèse (Mackey, 1976; McLaughlin, 1978; Baetens-Beardsmore, 1982; Grosjean, 1982; Hamers et Blanc, 1983; Lüdi et Py, 1984) et par des numéros spéciaux de revues tels que celui de Langages (1981) sous la direction de Marcellesi et celui de La linguistique (1982) sous la direction de François et Tabouret-Keller.

Dans l'article suivant, je résumerai, et approfondirai parfois, certains thèmes abordés dans mon ouvrage Life With Two Languages: An Introduction to Bilingualism. Je présenterai tout d'abord quelques réflexions sur différents aspects du bilinguisme, tels que la compétence communicative du bilingue, l'opposition bilinguisme-monolinguisme, le flux et le reflux des langues chez le bilingue, etc. J'évoquerai ensuite les différentes situations de communication dans lesquelles se trouve le bilingue, situations de communication monolingue et situa-

tions de communication bilingue, et l'effet qu'ont celles-ci sur l'activité langagière du bilingue. Je traiterai enfin de l'enfant bilingue: l'acquisition simultanée ou successive qu'il fait des deux langues, les différentes situations de communication qu'il rencontre, les mythes qui entourent les effets du bilinguisme sur son développement cognitif. Je renvoie les lecteurs intéressés par d'autres aspects du bilinguisme tels que son étendue dans le monde, ses origines et ses conséquences, ses aspects sociolinguistiques, psycholinguistiques et neuro-linguistiques, la personnalité du bilingue, l'éducation bilingue, etc. à mon ouvrage de synthèse.

1) Quelques réflexions sur le bilinguisme.

a) Qu'est-ce que le bilinguisme ?

Un des nombreux mythes qui entourent le bilinguisme est que le bilingue a une maîtrise équivalente (et souvent parfaite) de ses deux langues. En fait, une personne de ce genre est l'exception; est bilingue la personne qui se sert régulièrement de deux langues dans la vie de tous les jours et non qui possède une maîtrise semblable (et parfaite) des deux langues. Elle devient bilingue parcequ'elle a besoin de communiquer avec le monde environnant par l'intermédiaire de deux langues et le reste tant que ce besoin se fait sentir. Son bilinguisme reflète ce besoin: il sera "équilibré" si le besoin des deux langues est équivalent (phénomène assez rare, d'ailleurs); il sera "dominant" si une langue est utilisée plus qu'une autre. Est bilingue, par conséquent, non seulement l'homme politique suisse ou canadien qui a une maîtrise quasi-parfaite de deux ou de plusieurs langues (Pierre-Eliot Trudeau, par exemple), mais

est bilingue également - qu'on l'accepte ou non - le travailleur migrant dans ces mêmes pays qui se sert de deux langues dans sa vie de tous les jours - celle de son pays d'origine et celle du pays d'immigration - mais qui a une connaissance très différenciée des deux langues.

b) Le bilinguisme: un fait naturel

Le bilinguisme (ou le multilinguisme) se manifeste dans tous les pays du monde, dans toutes les classes de société, dans tous les groupes d'âge. Il a été estimé que la moitié de la population du monde est bilingue. Le bilinguisme est dû à des facteurs nombreux tels que la migration politique, économique et religieuse, la fédération politique de différentes régions linguistiques, l'éducation, l'intermariage, etc. Il est important de noter ici qu'il n'y a pas de relation directe entre un bilinguisme d'état et un bilinguisme individuel: certains états qui sont officiellement bilingues ou multilingues regroupent en fait très peu de bilingues (le Canada, la Belgique, par exemple) tandis que des états officiellement monolingues (la Tanzanie, le Kenya, etc) ont une population bi- ou multilingue. Ce sont les pays occidentaux avec leur politique de monolinguisme qui voient dans le bilinguisme un problème ou une exception. En fait, le bilinguisme est un fait naturel, qui se développe lorsqu'il y a contact entre langues et besoin chez l'individu de communiquer en plusieurs langues. Il n'est que de séjourner dans un pays d'Afrique ou d'Asie pour se rendre compte de l'étendue du bilinguisme dans le monde.

c) Opposition monolinguisme - bilinguisme

Une certaine linguistique, qui met l'accent sur le langage idéal et invariant (la linguistique de Chomsky, par exemple)

a tendance à cacher le lien étroit qui existe entre monolinguisme et bilinguisme. Si l'on examine de près les activités langagières du monolingue, on découvre l'utilisation régulière de plusieurs variétés de langue (registres, styles, lectures) et on constate, par conséquent, que l'ensemble des phénomènes que l'on classait jusqu'à présent comme appartenant au domaine du bilinguisme - interférences, emprunts, code-switching, choix de langues - sont également présents dans le langage du monolingue. Monolinguisme et bilinguisme se situent en fait à deux extrémités du même continuum variationnelle et présentent ainsi de nombreux points en commun. Le seul avantage que l'on tire de l'étude du bilinguisme est qu'elle facilite l'analyse de phénomènes tels que le code-switching qui sont bien entendu plus faciles à détecter lorsqu'on a affaire à deux langues bien distinctes. Une comparaison du "monolinguisme" et du "bilinguisme" par l'intermédiaire de ces phénomènes (emprunts, interférences, code-switches) reste à faire; elle montrera sans aucun doute que les mécanismes sous-jacents sont les mêmes.

d) La compétence communicative du bilingue

Nous avons écrit plus haut qu'il est rare de rencontrer un bilingue qui possède une maîtrise équivalente et/ou parfaite de ses deux langues. On observera presque toujours un déséquilibre entre les deux langues, et ceci tout simplement parce que le bilingue se sert de celles-ci pour des domaines et des activités différentes (telle langue est utilisée uniquement au travail; telle autre à la maison; telle langue est écrite; telle autre ne l'est pas, etc.). Ce "déséquilibre" vu dans une perspective "monolingue" (voir la thèse souvent énoncée que le bilingue est la somme de deux monolinguismes incomplets) disparaît si l'on aborde le bilinguisme, non pas par l'intermédiaire

de la maîtrise qu'a le bilingue de ses deux langues, mais par la compétence communicative qu'il a face à ses besoins de tous les jours. En fait, le bilingue stable, à savoir celui qui n'est plus en période d'apprentissage d'une des deux langues, présente la même compétence communicative que le monolingue et communique aussi bien avec le monde environnant que ce dernier.

Ce potentiel communicatif ne doit pas être évalué au moyen d'une seule langue, cependant, car le bilingue est un tout. La coexistence et l'interaction des deux langues ont créé en lui un ensemble linguistique qui est difficilement décomposable en deux monolinguismes. La seule comparaison possible doit se faire au niveau de la compétence communicative: le bilingue, en se servant de l'une, de l'autre ou des deux langues simultanément (selon l'interlocuteur, la situation, le sujet, etc.; voir la partie suivante) arrive-t-il à communiquer aussi efficacement que le monolingue, à niveau socio-économique égal bien entendu? Cette question, la seule valable à notre avis, a rarement été posée. De nombreux chercheurs ont préféré comparer monolingues et bilingues sur la forme linguistique et n'ont cessé de souligner les déficits linguistiques qu'ils trouvaient chez les bilingues. Or, le bilingue, tout comme le monolingue, est un être communicant et, en tant que tel, doit développer une compétence communicative égale à celle du monolingue. Cette compétence se sert d'une langue, de l'autre ou des deux à la fois (sous forme de "parler bilingue") selon la situation, le sujet, l'interlocuteur, et elle ne peut donc être évaluée que lorsqu'on étudie la communication du bilingue dans son ensemble, et non plus à travers une seule langue.

Il ne viendrait jamais à l'esprit de l'amateur d'athlétis-

me de comparer le coureur de 110 mètres haies à la fois au sauteur en hauteur et au sprinter. Et pourtant, le premier combine en partie les compétences du sauteur et du sprinter, mais il le fait de telle manière qu'elles deviennent un tout indissociable, formant ainsi une compétence nouvelle. Et ce n'est qu'en tant qu'athlète performant qu'il peut être comparé au sprinter ou au sauteur. Cette analogie reflète assez bien la situation du bilingue face au monolingue. Le bilingue n'est pas deux monolingues mais un tout qui a sa propre compétence linguistique et qui doit donc être analysé en tant que tel. Si une comparaison doit être faite entre monolingue et bilingue, qu'elle se fasse alors au niveau de leur compétence communicative et non plus au niveau de l'une ou de l'autre langue.

e) Flux et reflux des langues chez le bilingue

Dans l'optique que nous avons prise, à savoir que le bilingue est un être communicant à part entière qui se sert de ses deux langues (séparément ou ensemble) pour communiquer, il devient alors intéressant d'étudier le flux et le reflux des langues chez celui-ci. Tout en gardant une même compétence communicative, il pourra évoluer avec le temps tout au long du continuum monolinguisme-bilinguisme, selon les besoins linguistiques. Certaines situations nouvelles pourront exiger un développement de ses compétences linguistiques dans une des deux langues; d'autres feront que certaines compétences linguistiques n'auront plus lieu d'être, et se résorberont; d'autres encore feront que le bilingue fera de plus en plus appel au parler bilingue dans sa vie de tous les jours.

Dans cette optique, le chercheur ne peut plus se permettre d'étudier uniquement l'apprentissage d'une langue seconde en

milieu naturel sans s'intéresser également à l'évolution (la restructuration) de la langue première; et de même, il ne peut analyser la perte (l'oubli) d'une langue première sans prendre en considération l'évolution de la langue seconde. Les recherches fragmentées devraient donc être remplacées par l'analyse globale de la compétence langagière du bilingue. Cela permettra ainsi de montrer comment l'être communicant peut varier d'un monolinguisme fonctionnel à un autre, en passant par des étapes de bilinguisme, tout en préservant la même compétence communicative de base. Les changements de milieu, de besoins, de situations feront que cette personne aura à restructurer sa compétence langagière; ils n'auront, par contre, aucun effet sur sa compétence communicative - celle-ci restera la même tout au long de cette restructuration.

f) Avantages et inconvénients du bilinguisme

Vu par les sociétés monolingues, le bilinguisme est un paradoxe; il entraîne soit de gros avantages, soit d'énormes inconvénients. Du côté des avantages, nous trouvons le développement cognitif précoce de l'enfant, une plus grande créativité, une ouverture d'esprit, une tolérance certaine, etc. Du côté des inconvénients, on note le retard scolaire et cognitif de l'enfant bilingue, la marginalisation de celui-ci, le semi-linguisme, etc. En fait, ces avantages et inconvénients ont très peu (sinon rien) à voir avec le bilinguisme en tant que tel; ils sont plutôt dus à la situation psycho-sociale dans laquelle se trouvent les différents bilingues. Certains sont membres de la classe dominante d'une société, tandis que d'autres ne le sont pas; certains sont "éduqués", d'autres pas; certains appartiennent à un groupe racial majoritaire, d'autres pas, etc. Ce sont, à mon avis, ces facteurs qui expliquent principalement

les prétendus avantages et inconvénients du bilinguisme, et non pas le fait de se servir quotidiennement d'une, de deux ou de trois langues. Quittons nos sociétés occidentales où le fait d'être bilingue signifie souvent que l'on appartient à une certaine minorité linguistique et culturelle et nous nous rendons compte du bien-fondé de cette constatation.

g) Autres aspects

Je ne mentionnerai que succinctement d'autres aspects du bilinguisme, certains d'entre eux ayant presque un caractère de mythe. Le premier concerne la relation entre bilinguisme et biculturalisme. Contrairement à ce que pourraient faire croire certains sociolinguistes et une grande partie de la littérature sur le bilinguisme, il n'y a pas une corrélation parfaite entre bilinguisme et biculturalisme. En effet, de nombreux bilingues ne sont pas biculturels (voir les habitants des sociétés diglossiques tels les habitants des pays arabophones) et de nombreux biculturels ne sont pas pour autant bilingues. Je pense ici aux membres de la diaspora juive qui appartiennent à deux cultures - la culture du pays où ils habitent et la culture juive - ou aux membres de minorités culturelles qui n'ont pas (ou plus) une langue différente de celle de la majorité, mais qui maintiennent vivant un biculturalisme (Bretons ou Basques en France, immigrants de deuxième ou de troisième génération aux Etats-Unis, etc.). Il est grand temps, par conséquent, de dissocier bilinguisme et biculturalisme, et d'étudier les deux séparément. Ce n'est que par la suite que l'on pourra analyser les effets de leur interaction. La recherche sur le bilinguisme a jusqu'ici pris le chemin inverse et a attribué au bilinguisme certains effets (avantages, inconvénients, etc.) qui sont dûs, en fait, au biculturalisme (ou à son absence).

Le deuxième aspect que je voudrais souligner ici concerne la (les) personnalité(s) du bilingue. Il y a cette idée que le bilingue a une double personnalité; il est, par exemple, direct, agressif, tranchant dans une langue, et réservé, chaleureux, compréhensif dans l'autre. (Voir Grosjean (1982), pages 279-284). En fait, il semblerait que ce changement de personnalité (cette double personnalité) ne soit pas différent de ce qui se passe chez le monolingue lorsque celui-ci change d'interlocuteur, de milieu, d'activité. Selon que l'on parle à ses parents, à des amis, à des supérieurs hiérarchiques, on modifie quelque peu son comportement et ses attitudes. Il en va de même pour le bilingue. Mais comme cette modification de comportement se double souvent d'un changement de langue, on a pu attribuer la variation de celui-ci à l'emploi de celle-là; d'où le mythe erroné, à mon avis, de cette "double personnalité". Le bilingue, comme le monolingue (non pathologique), a une seule personnalité, mais présente des variantes comportementales qui sont le fait de l'adaptation à un environnement différencié.

Le troisième aspect que je voudrais mentionner concerne ce qu'on peut appeler le "cerveau bilingue", à savoir l'organisation neurologique des langues chez le bilingue. Jusqu'à ces dernières années, on pensait qu'il existait une moins grande asymétrie des fonctions du langage chez le bilingue. Celui-ci se servirait tout autant de l'hémisphère droit que de l'hémisphère gauche lors du traitement du langage. Ce mythe, car c'en est un, reposait sur des études expérimentales mal contrôlées et sur des cas d'aphasies de polyglottes reportées dans les revues scientifiques et médicales. En fait, des études très ré-

centes semblent montrer que monolingues et bilingues partagent la même organisation cérébrale; le contraire aurait été étonnant si l'on accepte que tout "monolingue" est en quelque sorte bilingue au niveau des lectures et variétés d'une seule langue.

Nous terminons cette première partie avec un appel à la circonspection: l'étude du bilinguisme ne doit plus se faire avec un parti pris de monolingue. Une linguistique traditionnelle, basée sur l'étude du monolinguisme a, certes, défriché le terrain du bilinguisme, mais ne pourra plus faire avancer nos connaissances dans ce domaine. Il nous faut maintenant une nouvelle approche qui ne considère plus le bilingue comme deux monolingues mais comme un tout indissociable.

2) Les différentes situations de communication du bilingue.

Dans ses activités quotidiennes, le bilingue navigue entre différentes situations de communication appartenant toutes au même continuum. A l'une des extrémités du continuum, le bilingue est dans une situation de communication monolingue: devant des monolingues qui ne connaissent pas son autre langue, il se trouve dans l'obligation de n'utiliser que la langue de l'interlocuteur. A l'autre bout du continuum, le bilingue est avec d'autres bilingues qui parlent les mêmes langues que lui et qui acceptent le mélange des deux langues (le parler bilingue). Entre ces deux extrêmes, nous trouvons une série de situations intermédiaires: le bilingue avec des monolingues qui connaissent un peu son autre langue; le bilingue avec des bilingues qui n'acceptent pas le mélange des langues, etc. Afin d'être bref, nous ne décrirons que les deux extrémités du continuum, tout en rappelant que les situations intermédiaires sont également fréquentes et que le bilingue sera appelé parfois à naviguer entre ces situations à l'intérieur d'une même conversation.

Avant de passer à cette description, notons ceci. Tout d'abord, il est probable que les bilingues se différencient entre eux par rapport à la distance parcourue sur le continuum. Certains ne mélangent jamais leur deux langues de manière consciente; d'autres se trouvent rarement en situation purement monolingue. Il serait intéressant d'étudier les différents types de bilinguisme en utilisant comme critère le chemin parcouru par les bilingues le long du continuum situationnel. Nous trouverons certains bilingues qui parcourent la totalité du continuum (certains migrants de première génération, par exemple) tandis que d'autres ne restent qu'à une des extrémités: l'extrémité monolingue pour certains 'puristes' (enseignants bilingues, par exemple) et l'extrémité bilingue pour les membres de minorités linguistiques qui vivent et travaillent surtout à l'intérieur de ces mêmes minorités (Les Chicanos dans le sud-ouest des Etats-Unis, par exemple).

Le deuxième point à relever consiste à savoir clairement dans quelle situation de communication le bilingue se trouve lorsque l'on étudie sa production linguistique. En effet, ce qui peut être considéré comme une "erreur" dans une situation donnée (une interférence de l'autre langue, par exemple) pourra être planifiée et émise consciemment dans une autre situation. Trop de conclusions hâtives, allant jusqu'à taxer certains bilingues de semi-lingues ou d'a-lingues, ont été proposés sans qu'il y ait eu prise de conscience de ces différentes situations de communication, et reconnaissance d'un parler bilingue et d'un parler monolingue chez une même personne.

a) La situation de communication monolingue

Dans cette situation, le bilingue s'efforce de ne parler

qu'une seule langue, celle de son interlocuteur monolingue; grande est la surprise du monolingue lorsqu'il entend, souvent par accident, son interlocuteur parler l'autre langue ou mélanger les deux langues avec un autre bilingue. La capacité du bilingue de désamorcer son autre langue en situation monolingue ne cesse d'émerveiller les chercheurs. Ils expliquent ce phénomène en faisant appel à un interrupteur neurologique (Penfield, 1959), à un interrupteur psychologique (Macnamara, 1967) ou à un système de monitoring acoustico-phonétique (Obler et Albert, 1978). C'est un fait, cependant, que le bilingue n'arrivera que très rarement à désamorcer complètement son autre langue. Certains tests de laboratoire mettront ceci facilement en évidence, au niveau de la perception du langage, par exemple. Ainsi, dans le test de décision lexicale, le bilingue doit décider aussi rapidement que possible si la suite de lettres qui lui est présentée visuellement constitue un mot dans la langue de l'expérience ou pas. Le test a lieu en situation strictement monolingue et l'expérimentateur ne connaît pas l'autre langue du bilingue. Lorsque le bilingue a une maîtrise parfaite de la langue en question, il répond - comme on pourrait s'y attendre - aussi rapidement aux séquences de lettres formant un mot que le sujet de contrôle monolingue. Et pourtant, ce même bilingue sera beaucoup plus lent que le monolingue dans sa réponse face à une séquence de lettres qui ne constitue pas un mot. L'explication qui a été donnée de ce fait est la suivante: comme il n'a pas trouvé la séquence de lettres dans son premier lexique, le bilingue cherchera, malgré lui, dans celui de l'autre langue, une opération qui nécessite du temps et qui ralentira, par conséquent, sa décision. La question générale que pose ce type d'expérience est la suivante: Etant donné ce désamorçage incom-

plet de l'autre langue, en quoi est-ce que la perception et la compréhension d'une langue chez le bilingue en situation monolingue est-elle différente de celles du monolingue ? La psycholinguistique du bilinguisme n'a pas encore ébauché de réponse à cette question.

En production orale, l'exclusion incomplète de l'autre langue chez le bilingue se manifeste par l'apparition d'interférences. Ces interférences, que nous définissons comme l'influence involontaire et/ou accidentelle d'une langue sur l'autre, sont à distinguer des déviations statiques dues, soit à la restructuration de la première langue (prononciation, vocabulaire, grammaire influencés par la deuxième langue), soit à la fossilisation de la deuxième langue lorsque celle-ci a été apprise pendant l'adolescence ou à l'âge adulte (voir la vaste littérature sur les interlangues). Les interférences qui nous intéressent ici sont dynamiques en ce sens qu'elles sont accidentelles et épisodiques. Parmi celles-ci nous trouvons, par exemple, des erreurs phonétiques du type:

Je l'ai observé

où le /p/ et le /s/ sont prononcés /b/ et /z/ par un bilingue anglais-français. Nous relevons aussi des interférences lexicales du type:

Une fois qu'on a étendu son visa
(prolongé)

où "étendu" vient de l'anglais "extend"; des interférences d'idiomes du type:

Il parle à travers son chapeau
basé sur "He's talking through his hat" au lieu de "Il parle pour ne rien dire"; et des interférences syntaxiques du type:

Là où l'accent tonique est basée sur "the place where the stress is" à la place de "Là où est l'accent tonique".

Rare est le bilingue qui ne fera jamais d'interférences de ce genre, et ce dans les deux langues. Mais ces interférences ne nuisent que très rarement à la communication entre bilingue et monolingue; ce dernier, en cas d'incompréhension totale, fait comprendre au bilingue qu'il y a doute, et le bilingue corrigera son énoncé. Tout bilingue a pu constater avec quelle facilité il fait des interférences même lorsqu'il essaye de les éviter à tout prix. Mais les mécanismes de production qui laissent échapper ces interférences dynamiques, malgré les efforts du bilingue pour les éviter, sont encore mal compris.

b) La situation de communication bilingue

Plus intéressante peut être que la situation de communication monolingue est celle où le bilingue se trouve avec un autre bilingue qui parle les deux mêmes langues que lui, et qui accepte le mélange des langues (le parler bilingue). Dans cette situation, les bilingues doivent tout d'abord décider de la langue de base qu'ils vont utiliser entre eux. Ce choix de langue, qui a fait l'objet de nombreuses études en sociolinguistique (voir le Chapitre 3 de mon ouvrage), repose sur un certain nombre de facteurs. Il y a d'abord ceux qui concernent l'interlocuteur, tels que sa maîtrise des deux langues, son âge, son statut social, ses préférences linguistiques, la langue qu'il parle habituellement avec son vis-à-vis bilingue, le rapport de force qui existe entre les deux interlocuteurs, etc. Il y a ensuite les facteurs liés à la situation (le lieu de l'échange, la présence ou non de monolingues, le formel de la situation) et ceux liés

au contenu (le sujet de l'échange). Enfin, nous trouvons les facteurs ayant trait à la fonction de l'interaction: volonté de créer une distance entre les interlocuteurs, d'accroître le statut d'un des protagonistes, d'exclure ou d'inclure quelqu'un, etc. Ces différents facteurs ont chacun un coefficient qui change selon le moment et qui se combine à celui des autres facteurs afin d'aboutir à la décision d'une langue de base. Notons que ce choix de langue n'a pas de lien direct avec la situation de communication - monolingue ou bilingue - dans laquelle se trouve le bilingue. Face à un autre bilingue, il y aura toujours choix de langue, mais il n'y aura pas forcément utilisation simultanée de l'autre langue. Quel n'est pas le bilingue qui, devant un bilingue puriste, s'est bien gardé de mélanger ses deux langues ?

Le mélange des langues se fait à l'aide de deux opérations: le code-switching et l'emprunt. Le code-switching également appelé alternance des codes ou alternance codique est le passage momentané mais complet d'une langue à l'autre pour la durée d'un mot, d'un syntagme, d'une ou de plusieurs propositions. Voici, par exemple, trois phrases françaises émises par un bilingue français-anglais où les passages à l'anglais sont de longueurs différentes:

Je ne suis pas assez quick
(rapide)

Va chercher Marc and bribe him avec un chocolat chaud
(et tente le)

with cream on top
(couvert de crème)

J'ai l'impression d'être back in the country
(de retour à la campagne)

Nous relevons une coupure nette lors du passage d'une langue à l'autre, coupure qui se fait normalement sans pause ou temps d'arrêt. Bien que les mécanismes psycholinguistiques et psychophonétiques qui permettent le passage entre deux langues n'aient pas encore été explorés, nous commençons à mieux comprendre les contraintes linguistiques qui régissent le code-switching (voir les travaux de Timm (1975), Pfaff (1969), Poplack (1980), par exemple). De plus, les causes du code-switching (besoin d'un mot ou d'une phrase dans l'autre langue, stratégies communicatives et emblématiques, etc.) on fait l'objet de nombreuses recherches (voir la description de celles-ci dans Grosjean, (1982), Lüdi et Py, (1984)).

La deuxième manière de faire intervenir l'autre langue est d'emprunter un mot (ou un syntagme) à celle-ci et de l'intégrer phonologiquement et morphologiquement à la langue de base. Par exemple

Je vais checker cela
(vérifier)
J'ai mixé la sauce
(mélanger)

L'emprunt a surtout été étudié au niveau de la langue et non, comme ici, au niveau de la parole, et pourtant tout emprunt de langue est passé par le stade d'emprunt idiosyncratique utilisé par un ou plusieurs bilingues. (Pour une discussion complète de l'emprunt, de ses causes, de ses sous-catégories, de ses opérations d'intégration, etc. voir le Chapitre 6 dans Grosjean, 1982). Notons qu'il est parfois difficile de déterminer, lorsque nous sommes face à un seul mot emprunté, si nous avons affaire à un emprunt ou à un code-switch. Un bilingue anglais-français qui parle français avec un fort accent anglais pourra dire, par

exemple,

Il faudrait qu'il mix cela

Son but aura été d'emprunter le mot "mix" de l'anglais, mais en l'absence de marques morphologiques et parce que le mot est prononcé à l'anglaise, il sera probablement perçu comme un code-switch par l'interlocuteur (ou le linguiste intéressé). Il est également difficile de déterminer pourquoi certains bilingues préfèrent l'emprunt tandis que d'autres préfèrent le code-switch, ou pourquoi l'emprunt se prête mieux à tel type de parler bilingue et le code-switch à tel autre type. Notons enfin qu'une psycholinguistique de l'emprunt et du code-switch (leur production et perception au niveau phonétique et prosodique, leur accès lexical par l'auditeur, etc.) reste à élaborer.

En conclusion, nous ne ferons que souligner à nouveau la nécessité absolue pour le linguiste de savoir dans quelle situation de communication se trouve le bilingue lorsqu'il parle. En effet, certains traits bilingues de sa production auront un statut très différent selon la situation: interférences involontaires en situation monolingue, ils seront peut-être emprunts ou code-switchs volontaires en situation bilingue. Le fait que le bilingue changera de stratégies de production et de perception (et même peut-être de grammaire, voir Sankoff et Poplack, 1980) selon la situation de communication, rend la tâche du chercheur plus difficile certes, mais également plus stimulante, car s'il accepte ce fait, il pourra aborder une véritable étude du bilinguisme.

3) L'enfant bilingue

S'il est un aspect du bilinguisme qui intéresse plus particulièrement le non-spécialiste, et à propos duquel il a sou-

vent un avis bien tranché, c'est bien celui du bilinguisme chez l'enfant. En effet, quelle est la personne qui n'est pas surprise, sinon émerveillée, de voir un enfant de cinq ans apprendre une deuxième langue au contact de ses camarades, la parler couramment après quelques mois et l'oublier tout aussi rapidement lorsque le besoin de l'utiliser s'efface ? Dans cette dernière partie, nous évoquerons la manière dont l'enfant devient bilingue, soit de manière simultanée, soit de manière successive; nous décrirons ensuite l'enfant bilingue en situation de communication monolingue et de communication bilingue et nous terminerons en évoquant les résultats contradictoires concernant les effets du bilinguisme sur le développement cognitif de l'enfant.

a) Devenir bilingue

Les enfants deviennent bilingues parce qu'ils le doivent; leur environnement psycho-social crée un besoin de communiquer avec deux (ou plusieurs) langues, ce qui aboutit au bilinguisme. Ce besoin peut être dû au fait que les membres de la famille se servent de langues différentes, que la langue de l'école est différente de celle de la maison ou que des personnes dans l'environnement immédiat (gardiens, camarades, grands-parents, etc.) utilisent une autre langue. Sans nier l'importance de la valorisation d'une langue dans son acquisition (surtout chez les adolescents), la cause directe du bilinguisme chez l'enfant est bien le besoin de communiquer avec des gens qui ne parlent pas tous la même langue. Ainsi nous avons le cas des enfants Tanzaniens qui, avant l'adolescence, deviennent trilingues: langue locale, swahili (utilisé à l'école) et anglais (utilisé dans les classes supérieures), ou le cas des enfants Yaquis en Arizona qui apprennent le yaqui à la maison, l'espagnol avec leurs camarades de jeu et l'anglais dès la première année d'école.

Un enfant acquerra une deuxième langue aussi rapidement qu'il la perdra. Dès qu'il se rend compte qu'il n'a plus besoin d'une de ses langues, il ne l'utilisera plus et celle-ci s'éteindra jusqu'à s'éteindre. Ceci est surtout vrai lorsque l'enfant découvre que ses parents sont eux-mêmes bilingues et qu'il n'y a donc plus de raisons de maintenir leur langue lorsqu'ils sont les seuls à la parler. C'est ainsi qu'un des facteurs qui peut parfois nuire au développement du bilinguisme chez l'enfant est bien le bilinguisme des parents. Contrairement aux adultes, l'enfant n'est pas prêt à maintenir ses langues sans raison essentielle: si une seule suffit, il optera pour celle-ci. Par contre, s'il ressent un réel besoin de se servir d'une deuxième ou d'une troisième langue - au contact de monolingues qui jouent un rôle important dans sa vie - alors il les apprendra sans problèmes. Le flux et le reflux des langues chez l'enfant bilingue a fait l'objet de plusieurs études détaillées (voir Leopold (1970) ou Burling (1978)), mais nous ne savons encore que trop peu de choses sur la restructuration ou la perte d'une des langues de l'enfant bilingue: Cette langue est-elle perdue à tout jamais ou laisse-t-elle quelques traces dans son cerveau ? Peu de chercheurs se sont penchés sur cette question et pourtant il y a probablement autant d'enfants en perte de bilinguisme qu'en devenir bilingue.

L'enfant bilingue acquerra ses deux langues soit de façon simultanée soit de façon successive, l'âge frontière entre ces deux types d'acquisition étant situé par la plupart des chercheurs à trois ans. En-deçà, nous avons une acquisition simultanée; au-delà, une acquisition successive. Dans l'acquisition simultanée, nous notons tout d'abord que l'enfant bilingue acquiert ses deux langues aussi rapidement que l'enfant monolingue

sa seule langue, et que tous deux passent par les mêmes étapes d'acquisition: acquisition des sons faciles avant les sons difficiles; surgénéralisation du sens des mots; accroissement avec l'âge de la longueur des énoncés; simplification des structures syntaxiques en début d'acquisition, etc. Il est à noter également que l'acquisition simultanée de deux langues passe par une fusion initiale des deux systèmes linguistiques, systèmes qui iront en se séparant et deviendront peu à peu indépendants. Volterra et Taeschner (1978) proposent un modèle de séparation en trois étapes: dans la première, l'enfant ne possède qu'un seul lexique et n'a pas de grammaire; dans la deuxième, il possède deux lexiques et une seule grammaire; et dans la troisième, il possède deux lexiques et deux grammaires. Notons que dans la première étape, l'étape de fusion par excellence, nous trouvons des néologismes fabriqués à partir des deux langues, comme par exemple des mélanges de mots:

chot / ʃot / (à partir de chaud + hot)
pinichon / piniʃɔ̃ / (pickle + cornichon)
assit / asit / (assis + sit)

ou des mots composés:

lune-moon (pour lune)
papa-daddy (pour papa)

Lors du passage de la fusion à la séparation des systèmes linguistiques, l'enfant s'aidera probablement du contexte linguistique, du feedback des interlocuteurs monolingues et de la configuration phonologique des langues.

L'acquisition successive des deux langues en milieu naturel, quant à elle, a fait l'objet de travaux sérieux depuis plusieurs années. Les chercheurs investiguent des questions telles que l'âge optimal pour l'acquisition d'une deuxième lan-

gue ou l'apport de la première langue dans l'acquisition de la deuxième (voir le Chapitre 4 de Grosjean, 1982). Plus novatrice, peut-être, est la recherche sur les stratégies employées par l'enfant qui acquiert une seconde langue: stratégies cognitives, sociales et linguistiques. Les travaux de Wong-Fillmore (1976), entre autres, décrivent comment les enfants développent ces stratégies afin de les aider à communiquer le mieux possible avec leurs camarades monolingues et à extraire et inférer les règles de la langue en voie d'acquisition.

b) Production monolingue et production bilingue

Il est important, lorsque l'on analyse la production de l'enfant bilingue, de se demander non seulement si l'enfant est en situation monolingue ou en situation bilingue lors de cette production, mais également s'il est en train de devenir bilingue ou a atteint un bilinguisme stable. Un mélange des langues ou un taux d'interférences élevé en situation monolingue peuvent, en effet, souvent être expliqués par le fait que le jeune enfant n'a pas encore différencié ses deux langues (dans le cas de l'acquisition simultanée de celles-ci) ou que l'enfant qui apprend une deuxième langue après la première n'a pas encore acquis complètement cette deuxième langue. Ce n'est que chez l'enfant ayant atteint un bilinguisme stable que l'on peut étudier de manière directe les effets du bilinguisme (et non du devenir bilingue) sur sa production. Nous trouverons certes quelques interférences (surtout au niveau lexical et syntaxique), mais il est fort probable que celles-ci ne nuisent en rien à l'efficacité de la communication. En effet, comme nous l'avons soutenu tout au long de cet article, le bilingue - enfant ou adulte - développera la compétence linguistique nécessaire dans chacune des deux langues afin de faire face aux besoins de la

communication. Il est fort dommage qu'une partie importante des études sur le bilinguisme de l'enfant mette encore l'accent sur ses déviations linguistiques par rapport au langage du monolingue, au lieu d'étudier ses stratégies de communication et de vérifier qu'elles sont aussi efficaces que celles du monolingue.

De plus, cette recherche n'a que très rarement analysé les différentes situations de communication dans lesquelles se trouve l'enfant bilingue. Nous trouvons par conséquent, encore les termes de "semi-linguisme", de "charabia" ou de "baragouinage" utilisés pour caractériser son langage, sans qu'on ait posé au préalable les trois questions suivantes: Le jeune enfant qui acquiert les deux langues simultanément, est-il en période de fusion? L'enfant plus âgé qui acquiert une deuxième langue subséquentement à la première, est-il encore en période d'acquisition? L'enfant qui a atteint un bilinguisme stable, est-il tout simplement en situation de communication bilingue? Cette troisième possibilité pourrait expliquer en grande partie le prétendu "semi-linguisme" d'enfants de minorités linguistiques qui ne sont que rarement en situation strictement monolingue et qui n'ont donc pas eu à développer une compétence de communication monolingue.

Quelques travaux récents ont cependant commencé à déterminer les facteurs qui jouent un rôle dans le choix de langue chez les enfants bilingues et à exposer le développement du code-switching chez ceux-ci (voir Grosjean, 1982, Chapitre 4, pour un compte rendu). On a observé, par exemple, que l'enfant se sert très tôt du code-switching pour éclaircir ce qu'il vient de dire ou pour attirer l'attention d'autrui; en revanche, pour souligner quelque chose, pour exclure ou pour créer une

distance sociale entre lui et son interlocuteur, cet usage est beaucoup plus tardif.

c) Les effets du bilinguisme sur le développement cognitif de l'enfant

De très nombreuses études ont été accomplies pour déterminer si le bilinguisme avait un effet positif ou négatif sur le développement cognitif de l'enfant. Jusque dans les années soixante, la majorité des études mettaient l'accent sur les effets négatifs du bilinguisme: retards scolaires, QI moins élevé, marginalisation sociale, troubles psychologiques, langage hésitant, vocabulaire restreint, grammaire imparfaite, etc. Depuis une vingtaine d'années, cependant, et surtout sous l'influence des travaux canadiens (voir Peal et Lambert, 1962), les études ne font que montrer les aspects positifs du bilinguisme. L'enfant bilingue a un QI plus élevé, il est en avance par rapport à ses camarades monolingues, il est plus sensible à la relation sémantique entre les mots, il a une plus grande flexibilité cognitive, une plus grande sensibilité sociale, etc. Devant ces résultats contradictoires, le chercheur, l'éducateur ou le parent ne peuvent qu'hésiter. Qu'en est-il vraiment?

Ce qui devient vite apparent, c'est que les études anciennes diffèrent des études récentes sur toute une série de points: populations testées, méthodes de contrôle, tests utilisés, etc. Les premières études utilisaient souvent des enfants de migrants de niveau socio-économique défavorisé qui comprenaient encore mal (ou même pas du tout!) la langue dans laquelle ils étaient testés. Ces enfants étaient comparés à des enfants monolingues sans que l'on assortisse l'âge, le sexe, le niveau socio-économique ou le nombre d'années d'études des groupes, alors que l'on

sait maintenant combien ces facteurs sont importants dans les tests cognitifs. Dans les études plus récentes, par contre, nous trouvons une population de bilingues bien différente. Il s'agit souvent d'enfants faisant partie de programmes scolaires dits "d'immersion linguistique" qui ont un niveau socio-économique et culturel élevé. De plus, très souvent, seuls les enfants qui ont atteint un niveau de bilinguisme équilibré passent ces tests, alors que tous ceux qui se servent de leurs deux langues de manière quotidienne mais qui n'en n'ont pas une maîtrise équivalente sont rejetés. Enfin, nous notons qu'aucune étude ne divise arbitrairement un groupe d'enfants, en début d'expérience, en deux sous-groupes afin de pouvoir comparer - à intervalles réguliers - le sous-groupe qui devient bilingue à celui qui reste monolingue. Et, cependant, cela semble être la seule approche qui puisse éviter que les effets éventuels du bilinguisme soient cachés par des facteurs indépendants du bilinguisme.

Que pouvons nous conclure de tout ceci ? Qu'un enfant qui ne connaît pas la langue dans laquelle il est testé aura des résultats médiocres ? Qu'un enfant qui appartient à un niveau socio-culturel défavorisé, et qui ne reçoit pas d'input linguistique approprié, aura également des résultats médiocres ? Mais où est le bilinguisme là-dedans ? En fait, aucune étude jusqu'à présent n'a réellement pu isoler les effets dus au seul bilinguisme sur le développement scolaire et cognitif de l'enfant. A chaque fois, d'autres facteurs ont fait que les résultats ne peuvent être imputés de manière catégorique au seul effet du bilinguisme. Il n'y a pas de meilleure conclusion à ce débat que celle de McLaughlin (1978) qui écrit:

"In short, almost no general statements are warranted by research on the effect of bilingualism. It has not been demonstrated that bilingualism has positive or negative consequences for intelligence, linguistic skills, educational attainment, emotional adjustment, or cognitive functioning. In almost every case, the findings of research are either contradicted by other research or can be questioned on methodological grounds. The one statement that is supported by research findings is that command of a second language makes a difference if a child is tested in that language - a not very surprising finding !" (p. 206)

Conclusion générale

L'être humain est par nature un être de communication. Il communiquera à l'aide d'une seule langue, de deux ou de plusieurs langues s'il le faut. A défaut de pouvoir parler et entendre, il utilisera une langue des signes. A défaut de celle-ci, il en inventera une. Face à cette évidence, il est surprenant que la linguistique se soit penchée aussi longtemps sur une seule forme de communication - celle du monolingue - et qu'elle ait utilisé les approches développées dans cette recherche pour étudier d'autres formes de communication telles que celle des bilingues. Chaque forme de communication a sa propre écologie et devrait donc avoir une analyse qui lui est, en partie, propre. Ce n'est que lorsque les chercheurs étudieront la communication du bilingue en tant que telle que la recherche sur le bilinguisme se libérera d'un parti pris monolingue. Nous pourrions alors entrevoir le bilingue dans sa réalité.

Northeastern University
Boston, Mass, Etats-Unis

François Grosjean

Note

1. Cet article a été rédigé à l'Université de Neuchâtel lorsque l'auteur y était professeur invité. Il tient à remercier les personnes suivantes pour leurs commentaires et suggestions : Lysiane Grosjean, René Jeanneret, Gabrielle Konopczynski, Georges Lüdi et Bernard Py.

Bibliographie

- Baetens-Beardsmore, H. (1982) : Bilingualism : Basic Principles, Clevedon, Angleterre, Tieto.
- Burling, R. (1978) : Language development of a Garo and English speaking child, in: E. Hatch (Ed.), Second Language Acquisition, Rowley, Mass., Newbury House.
- François, D., A. Tabouret-Keller (Dir.) (1982) : Bilinguisme et diglossie, La linguistique 18.
- Grosjean, F. (1982) : Life with two Languages : An Introduction to Bilingualism, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Hamers, J., M. Blanc (1983) : Bilingualité et bilinguisme, Bruxelles, Mardaga.
- Leopold, W. (1970) : Speech Development of a Bilingual Child, New York, AMS Press.
- Lüdi, G., B. Py (1984) : Etre bilingue, Berne, Peter Lang.
- Peal, E., W. Lambert (1962) : The relation of bilingualism to intelligence, in: Psychological Monographs 76, 546.
- Mackey, W. (1976) : Bilinguisme et contact des langues, Paris, Klincksieck.
- Macnamara, J. (1967) : The bilingual's linguistic performance : A psychological overview, in: Journal of Social Issues 23, 59-77.
- Marcellesi, J.B. (Dir.) (1981) : Bilinguisme et diglossie, Langages 61.
- McLaughlin, B. (1978) : Second - Language Acquisition in Childhood, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates.
- Obler, L., M. Albert (1978) : A monitor system for bilingual language processing, in: M. Paradis (Ed.), Aspects of Bilingualism, Columbia, South Carolina, Hornbeam Press.
- Penfield, W. (1959) : The learning of languages, in: W. Penfield et L. Roberts, Speech and Brain Mechanisms, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- Pfaff, C. (1979) : Constraints on language mixing : intrasentential code-switching and borrowing in Spanish/English, Language 55, 291-318.
- Poplack, S. (1980) : Sometimes I'll start a sentence in Spanish Y TERMINO EN ESPAÑOL : Towards a typology of code-switching, Linguistics 18, 581-618.
- Sankoff, D., S. Poplack (1980) : A formal grammar for code-switching, Centro de Estudios Puertorriqueños Working Papers 8, 1-55.
- Timm, L. (1975) : Spanish-English code-switching : el porque y how-not-to, Romance Philology 28, 473-482.
- Volterra, V., R. Taeschner (1978) : The acquisition and development of language by bilingual children, Journal of Child Language 5, 311-326.
- Wong-Fillmore, L. (1976) : The second time around : cognitive and social strategies in second language acquisition, Ph. D. Dissertation, Stanford University.